

L'actualité

La rentrée du théâtre privé
sur un air de nostalgie



La quinzaine de Gilles Costaz



Un grand air de nostalgie

La rentrée des théâtres privés de janvier a comme un parfum de nostalgie, que le registre soit comique ou plus grave. Retour sur quelques moments forts de la quinzaine dramatique.



François Vincentelli et Pascale Arbillot dans *Quadrille* de Sacha Guitry, mis en scène par Bernard Murat au Théâtre Édouard VII. © Emmanuel Murat

ALORS QUE LES NOUVELLES AFFICHES SE collent au début de janvier, deux théâtres du secteur privé avaient déjà renouvelé leur programme dans le courant de janvier. C'étaient Édouard VII qui, la page Johnny Hallyday

tournée, revenait à Guitry avec *Quadrille*, et les Variétés qui, contraintes d'interrompre *Collaboration* en raison de l'incident dont avait été victime Didier Sandre (blessé dans un accident de la circulation), avançaient la création du *Début de la fin* de Sébastien Thiéry. Du rire rétro et du rire moderne, donc, pour passer de 2011 à 2012.

Quadrille de Guitry (*L'avant-scène théâtre*, n° 1315), c'est une façon de renouveler le trio du mari, de la femme et de l'amant, puisqu'une quatrième personne – une femme – entre dans le jeu. Dans un palace de Paris, un acteur américano-italien fait tourner les têtes des femmes, et surtout celle d'une actrice mariée à un grand journaliste. Une fois dans les bras de la star, elle oublie de rentrer à la maison. Tout un quadrille de mensonges, d'explications et de coups de théâtre se met en place, jusqu'à ce que l'homme trompé pardonne, puisqu'il a trouvé avec qui il va pouvoir désormais tromper sa femme. À la différence d'un Daniel Benoin qui, naguère, avait donné tout un contexte politique à la pièce



Françoise Brion et Richard Berry dans *Le Début de la fin* de Sébastien Thiéry, mis en scène par Richard Berry au Théâtre des Variétés. © Pascal Victor

– avec le grondement du nazisme grandissant aux frontières de la France –, Bernard Murat monte la pièce telle qu'elle est, c'est-à-dire un festival de légèreté et d'immoralité amusée.

Costume et décor rivalisent d'élégance. François Berléand joue avec une joie communicative le coq gaulois trompé mais trompeur. Pascale Arbillot s'impose comme une grande actrice de ce type de jeu à la fois roublard et sensible. Florence Pernel est rayonnante. François Vincentelli compose un amusant double de Clark Gable (mais pourquoi prend-il l'accent espagnol alors que le personnage est italien ?). Pour qui est nostalgique des années 1930, voilà un joli moyen de remonter le temps.

Avec **Le Début de la fin** de Sébastien Thiéry (*L'avant-scène théâtre*, n° 1316) on est dans une cruauté plus moderne.

Un chef d'entreprise a la sensation que sa femme vieillit plus vite que lui. Très vite, puisqu'elle lui semble avoir deux fois son âge. Aussi la confie-t-il à l'un de ses employés pour aller courtiser une jeune femme. Mais tout était dans sa tête : sa femme est belle et désirable, elle ne va pas déplaire à l'employé. Thiéry emprunte le cadre du vaudeville pour lui donner une résonance nouvelle, étrange et absurde. Sa formidable idée, que double un beau courage d'auteur (le texte est très dur pour la gent masculine), est de mettre sur scène deux images de l'épouse : la femme âgée et la femme plus jeune, finalement d'une égale séduction.

Richard Berry, qui a fait la mise en scène et joue le personnage central, possède la séduction un peu machiavélique requise. Il a réuni deux comédiennes



Jean-Jacques Vanier dans *Festof* de Jean-Jacques Vanier et François Rollin, au Théâtre du Petit Montparnasse. © Évelyne Desaux

de deux âges différents mais dotées de la même morphologie : Françoise Brion et Pascale Louange. De telle sorte que l'effet de miroir est totalement réussi. Dans le rôle de l'employé, l'humoriste et chroniqueur Jonathan Lambert fait des début au théâtre convaincants. C'est une fantaisie rapide, qui va vite et griffe vite. Sébastien Thiéry élargit sa palette dont on sait, depuis *Cochon d'Inde* et *Qui est Monsieur Schmitt ?*, qu'elle est d'une redoutable efficacité comique.

Parmi les amuseurs qui s'en vont seuls en scène, Jean-Jacques Vanier est depuis longtemps parmi ceux qui cultivent le mieux l'insolite et un humour inclassable.

Son nouveau show, **Festof**, qui bénéficie de la collaboration de François Rollin pour certains textes et pour la mise en scène, renoue d'autant mieux avec son inspiration précédente qu'il est un « best of » fait à partir de ses quatre récitals antérieurs. Toujours le sourcil noir et la voix qui semble traîner alors qu'elle accélère, il transforme les émotions de l'enfance et de l'adolescence en souvenirs déformés, à la fois ridicules et précieux. Ainsi défilent l'acheteur de cafetière électrique, la fille avec qui l'on visite un musée, « le frère de la fille de mon meilleur ami », le sauteur à l'élastique dont l'élastique est trop long, la visite

du musée du Débarquement... C'est très drôle, mais Vanier a tort de finir sur le sketch des mouettes mazoutées car là, on n'a plus envie de rire.

Si l'on passe à un registre plus grave, l'un des comédiens de cette rentrée sera incontestablement Bruno Abraham-Kremer. Il reprend au Petit Saint-Martin le spectacle en solo qu'il a créé à l'automne au Théâtre de la Commune, sa transposition de **La Promesse de l'aube** de Romain Gary. Ce récit autobiographique est d'une force peu commune. Il conte les relations de l'écrivain avec sa mère possessive qui, pauvre, misérable même, rêve en Russie d'un avenir merveilleux pour son enfant. Un avenir en France, terre idéale pour elle. L'enfant devient un aviateur, un héros, un romancier connu, mais loin de sa mère et au moment même où elle meurt. Dans un beau décor de Philippe Marioge, Abraham-Kremer n'adopte pas le ton uniforme qui est à la mode dans les monologues littéraires. Il porte la langue, la narration, les respecte en en faisant sentir le nerf et les rythmes. Mais il interprète aussi la vie, les événements, l'histoire. Jamais un cri, mais le détail d'une passion faite de mille émotions. C'est un exploit de comédien, mais c'est surtout un moment tout à fait bouleversant où se reflètent une vie et un siècle.

Madame Marguerite est liée au souvenir d'Annie Girardot qui a créé en France cette pièce du Brésilien Roberto Athayde, dans une adaptation de Jean-Loup Dabadie. D'autres comédiennes l'ont jouée depuis. Geneviève Tourret, qui vient d'en présenter son interprétation à l'Essaïon, sera aussi l'une des interprètes



Bruno Abraham-Kremer dans *La Promesse de l'aube* d'après Romain Gary, mise en scène par Bruno Abraham-Kremer et Corinne Juresco au Petit Saint-Martin. © Pascal Gély

marquantes du rôle. Cette Madame Marguerite est une institutrice qui s'adresse à des élèves. Elle parcourt les différentes disciplines de son enseignement mais, en réalité, elle parle toujours d'autre chose. Ce sont des leçons de vie qu'elle donne, et pas des leçons de choses. Elle le fait avec d'autant plus d'engagement qu'on est sous la dictature et que la parole cogne contre le mensonge et la censure. Geneviève Tourret, dans sa mise en scène élaborée en collaboration avec Adrien Leboulanger, a souligné le climat politique en plaçant délibérément la pièce dans une cellule de prison, où passe un gardien. Elle a levé l'ambiguïté



Geneviève Tourret dans *Madame Marguerite* de Roberto Athayde, mise en scène par Geneviève Tourret à l'Essaïon Théâtre. © D. R.

et, au lieu d'interpeller directement le public comme s'il était constitué d'élèves suivant un cours, elle se montre plutôt hagarde, combative mais désemparée, cherchant des yeux des enfants dont on ne sait si elle les voit ou si elle les imagine. L'adaptation a un peu vieilli. Mais la pièce n'a rien perdu de sa force, servie par Geneviève Tourret, qui a à la fois une belle énergie et l'art des brisures, des variations d'humeur, de passion et d'émotion grâce auquel le personnage n'est pas d'une pièce mais dans sa pleine richesse palpitante.

Autre victime de la dictature, mais personnage bien réel : le pianiste hongrois György Cziffra, qui fut martyrisé par le régime communiste puis autorisé à franchir les frontières pour rendre à son pays un peu de sa réputation perdue. Le spectacle qui lui rend hommage, **Le Pianiste aux cinquante doigts**, a l'originalité d'avoir été conçu par un musicien, Pascal Amoyel, et d'être joué par lui-même, à la fois comme acteur et comme interprète des grands morceaux qui firent la gloire du maître. À vive allure, Amoyel parcourt



Le Pianiste aux cinquante doigts de et par Pascal Amoyel au Théâtre Le Ranelagh. © B. Fortrye

le temps et interprète Chopin, Mozart, Bach... Toute la soirée, mise en scène par Christian Fromont, est portée par une grande fougue virtuose qui semble défier les dictateurs et toutes les espèces d'empêcheurs de tourner en rond. Qu'un grand musicien comme Amoyel passe par le théâtre pour rendre hommage à un maître du piano est une initiative peu banale, et tout à fait accomplie. C'est un chapitre de plus dans ce grand air de la nostalgie que nous offre cette rentrée.

G.C.

Quadrille, Théâtre Édouard VII
(tél. : 01 47 42 59 92)

Le Début de la fin, Théâtre des Variétés
(tél. : 01 42 33 09 92)

Festof, Théâtre du Petit Montparnasse
(tél. : 01 43 22 77 74)

La Promesse de l'aube,
Théâtre du Petit Saint-Martin
(tél. : 01 42 02 32 82)

Madame Marguerite, Essaïon Théâtre
(tél. : 01 42 78 46 42)

Le Pianiste aux cinquante doigts,
Théâtre Le Ranelagh
(tél. : 01 42 88 64 44)